LA TRILOGIE D'OSLO

DESIR

Un film de Dag Johan Haugerud

Télérama

Après *Rêves* et *Amour*, la chronique du sentiment amoureux, à l'humour subtil, s'achève en beauté

Le dernier volet de *La Trilogie d'Oslo* est le plus surprenant. Dans les premières minutes de *Désir*, un ramoneur se promène sur les toits de la capitale norvégienne, et il ne manquerait plus qu'il se mette à chanter pour que Ton se croie dans une version scandinave de Mary Poppins. Dans la séquence suivante, **d'une drôlerie inattendue**, il écoute son patron lui détailler un rêve récurrent dans lequel David Bowie le voit comme une femme et le désire... avant de lui répondre que lui-même vient de connaître sa première relation homosexuelle dans les bras d'un client. Convaincu, d'une part, que cette expérience gay restera sans lendemain, et, d'autre part, qu'il faut tout se dire dans un couple, il décide dans la foulée d'avouer son adultère de quelques minutes à son épouse. Laquelle va se montrer beaucoup moins compréhensive qu'il ne l'attendait...

Comme dans *Rêves* et *Amour*, l'amour se raconte ou s'imagine davantage qu'il ne se pratique. La chronique des sentiments de *Désir* passe donc avant tout par des dialogues abondants, ciselés, à l'humour subtil. Mais avec des personnages encore plus indécis, plus effrayés par leur propre audace ou leurs propres fantasmes - plus conservateurs dans l'âme que «déconstruits» en actes, somme toute. Le cinéma de Dag Johan Haugerud y gagne en ironie ce qu'il perd en émotion. Mais garde son haut potentiel de séduction grâce **à la finesse de son écriture, la délicatesse de sa mise en scène et l'excellence de ses comédiens.** Avec, en prime, le charme d'Oslo sous la douce lumière de l'été boréal.

Samuel Douhaire

LA TRILOGIE D'OSLO

DESIR

Un film de Dag Johan Haugerud

LE FIGARO
« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. » Beaumarchais

Haugerud analyse les relations humaines dans toute leur complexité

Désir clôt la trilogie de Dag Johan Haugerud. Naturellement, l'action se passe toujours à Oslo. Un homme se confesse en plan fixe, face à l'objectif. Drôle de rêve qu'il a eu la nuit précédente. Dedans, il y avait David Bowie. Le chanteur le regardait d'un air étrange, comme un séducteur considère une femme. Cela l'a troublé. Il raconte cela avec une précision qui ne manque pas de tremblement. À qui parle-t-il ? À son thérapeute ? Pas du tout. L'image s'agrandit : voici, à sa droite, son collègue ramoneur.

Dans le genre - défense de rire -, ce dernier lui en réserve une belle. La veille, ce brave père de famille a couché avec un client qui le lui a proposé sans ambages. Pour lui, l'aventure est sans lendemain, juste une expérience. Il a eu le tort d'en informer son épouse qui ne l'entend pas de cette oreille. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Est-ce la première fois ? Il est donc gay ? Va-t-il recommencer ? Il s'étonne, après ça. Ces choses-là se gardent pour soi. Selon lui, l'affaire ne tire pas à conséquence.

Les deux héros partagent la pratique de la natation en piscine et le goût des discussions sur les toits en tenue de travail. Il y a aussi une chorale et une fanfare, un fils qui demande aux élèves de sa classe combien gagnent leurs parents, une visite chez une doctoresse qui traite le serment d'Hippocrate à la légère. On voit que Haugerud a été romancier. Il évite les poncifs, accommode son récit à la sauce vérité. Entre deux, la caméra s'attarde sur les bâtiments de la capitale, ses tours, ses espaces verts, ses quais battus par le vent.

La perplexité règne sur ces cas de conscience qui n'en sont peut-être pas, tout cela traité avec une candeur, un naturel qui confondent. Les hommes affrontent toutes sortes de problèmes. Il peut leur arriver de s'en créer. La fidélité est sans doute un mot. La crise de la quarantaine existe. **Une certaine chaleur, une douce intimité baignent ces dialogues où un Rohmer rougirait souvent.** À aucun moment, les héros ne sont nommés. Manière de dire que leurs tourments s'adressent à M. Tout-le-Monde.

Eric Neuhoff

LA TRILOGIE D'OSLO

DESIR

Un film de Dag Johan Haugerud

Le dernier opus de *La Trilogie d'Oslo* clôt avec finesse ses pérégrinations scandinaves

Désir marque à la fois la conclusion et le commencement de la *Trilogie d'Oslo,* qui fleurit semaine après semaine sur nos écrans. *Désir* radicalise la primauté du dialogue, en construisant une série de blocs de durée centrés sur des face-à-face. Et pour commencer, celui des deux personnages principaux : après que le patron d'une société de ramonage a raconté un curieux rêve qui trouble sa masculinité, son employé, marié et hétérosexuel, lui confie avoir eu une aventure impromptue avec l'un de ses clients.

La forme modeste et la construction a priori routinière de *Désir* permettent à Dag Johan Haugerud, cinéaste aux commandes de la trilogie, de modeler avec finesse les enjeux des différents échanges par les légères inflexions du découpage. De longs plans fixes et des coupes brutales isolant les personnages scandent notamment les échanges tendus entre le mari hétéro curieux et sa femme, avec qui il a partagé son escapade.

L'ouverture du film constitue l'une des acmés de cette **mise en scène discrète, mais ciselée** : un plan-séquence d'une dizaine de minutes, centré sur le dialogue inaugural entre les deux ramoneurs, détourne progressivement son attention de l'un à l'autre. La caméra glisse ainsi du récit d'un fantasme à celui d'une pulsion assouvie, comme si un même désir avait transité d'un corps à l'autre pour s'actualiser.

Si les intrigues de *Désir* ne sont pas directement liées à la métropole norvégienne, celle-ci offre à leurs héros un canevas qui va les nourrir, et peut-être les influencer, s'ils consentent à la faire vivre en retour. La part d'inexplicable qui se niche par exemple dans l'esprit du ramoneur tenté par une expérience homosexuelle tiendrait-elle à la lumière dorée qui plane sur la ville, à son harmonie discrète qui invite au rapprochement ?

Observer Oslo revient à plonger dans un réservoir inépuisable d'histoires en puissance ; il y a au cœur de cette trilogie, **un goût certain du romanesque**. Les trois films réunis témoignent surtout d'un amour inconditionnel et contagieux pour les circonstances qui, considérées, par exemple, à échelle d'une ville, tracent une infinité de destins singuliers.

Clément Colliaux

LA TRILOGIE D'OSLO

DESIR

Un film de Dag Johan Haugerud

PREMIERE

Un ramoneur, heureux dans son couple a, un jour, une aventure inattendue avec un client. Un moment qu'il ne vit ni comme l'expression d'une homosexualité latente ni comme une infidélité mais comme une expérience enrichissante. Si bien qu'il va la confier à son patron (lui-même en couple et aux nuits troublées par des rêves dans lesquels il est femme ... que tente de séduire un certain David Bowie !) puis à sa femme qui ne le vit pas, loin de là, avec le même détachement. Haugerud clôt ici sa trilogie sur le sentiment amoureux en beauté grâce à ce qui en constitue l'ADN et la qualité majeure. Son art du dialogue, sa capacité à mettre des mots sur le cheminement introspectif de personnages confrontés à des situations qui remettent en question leurs certitudes et bouleversent le regard des autres sur eux sans que rien ne vienne pourtant les faire dévier de leur désir de s'accepter et de s'aimer autrement. **Un travail d'orfèvre.**

Thierry Chèze

PARIS MATCH

Dag Johan Haugerud pose au couple hétérosexuel de 2025 une question épineuse : avoir une relation homosexuelle et s'en confier, est-ce trahir la femme de sa vie ? Vous avez deux heures mais, rassurons le futur spectateur, toujours avec ce fameux sens de l'humour scandinave. Sont ainsi convoqués pêle-mêle David Bowie (en rêve), Hannah Arendt (lors d'une consultation médicale), Frank Lloyd Wright (tatoué sur l'omoplate). Vous apprendrez aussi que croiser un ramoneur le jour de son mariage porte chance aux époux et qu'être pénétré vous rapproche de la Vierge Marie... **Bavard et brillant**.

Yannick Vély

LA TRILOGIE D'OSLO

DESIR

Un film de Dag Johan Haugerud

Une réflexion drôle et sensible sur le genre et l'instabilité du désir- une réussite

Ils sont deux collègues de boulot, et les voilà qu'ils engagent la conversation sur un sujet des plus périlleux, celui de leur identité sexuelle. Le premier avoue avoir eu une relation sexuelle avec un client alors qu'il partage sa vie avec sa femme et n'a jamais pensé à avoir des rapports avec des personnes de son propre sexe, et l'autre rêve toutes les nuits qu'il est devenu une femme que le chanteur David Bowie tente de courtiser.

C'est ainsi que le dernier volet de *La Trilogie d'Oslo* engage le spectateur sur le délicat sujet de la fluctuation du désir. Peut-on se révéler homosexuel à près de quarante ans après non seulement n'en avoir jamais éprouvé le désir ou s'agit-il d'une simple escapade sexuelle sans lendemain ? Telle est la question qui se pose et va terriblement bouleverser l'apparente quiétude de la famille.

Dag Johan Haugerud termine sa trilogie dans une partie beaucoup plus urbanisée d'Oslo. Le spectateur est projeté dans une ville moins romantique, plus abrupte, où pourtant les sentiments et la vicissitude du désir prêtent à des dialogues tout aussi subtils que les deux volets précédents. Le ton du film est beaucoup plus léger, même si le fond de l'histoire remue profondément les deux protagonistes.

Dag Johan Haugerud offre une vision totalement déconcertante de la virilité dans des dialogues qui ne manquent ni de piquant, ni de sévérité. En ce sens, le long-métrage est profondément inscrit dans notre temps où l'on s'interroge de plus en plus sur la question du féminin et du masculin. Le ton alterne entre humour sombre, drame éclairé, le tout dans cet écrin de béton et de nature qui caractérise la ville d'Oslo.

Les trois volets de *La Trilogie d'Oslo* nous auront ravis. Ils permettent ainsi de révéler sur les écrans un écrivain qui s'est prêté au jeu de la réalisation cinématographique, et surtout nous rappellent que le cinéma norvégien demeure aujourd'hui trop rare dans les salles. **Nous voilà face à une œuvre originale, très écrite, où pour le bonheur des yeux du spectateur, Oslo fait figure de capitale la plus belle du monde.**

Laurent Cambon

LA TRILOGIE D'OSLO

DESIR

Un film de Dag Johan Haugerud

Une réflexion intelligente et remarquablement bien écrite, qui confirme que les désirs sont souvent mieux vécus qu'exprimés

Film norvégien ayant pour protagonistes deux collègues ramoneurs, *Désir* est la troisième partie de la fameuse *Trilogie d'Oslo* qui compte déjà *Rêves* et *Amour*. Celui-ci se pare d'un **humour caustique**, qui traverse les situations en apparence périlleuses, liée à ce qui ne semblait être que des anecdotes, et infuse dans les nombreux dialogues du film.

Débutant sur une scène fondamentale où l'un des deux révèle son rêve où il est féminin et l'autre avoue avoir eu un rapport sexuel avec l'un de ses clients masculins la veille, c'est en effet plus du « désir », de sa spontanéité et de son contrôle sociétal, qu'il sera ici question.

Car si le rêveur s'avère perturbé, celui qui est passé à l'action ne voit pas son geste comme quelque chose marquant un changement, mais juste comme un élan sur le vif qui ne se reproduira pas forcément. Et ces deux ressentis vont aller s'inversant, au fil d'un scénario aux **dialogues finement calculés**, qui vont impliquer compagnes et autres personnages.

Filmant les discussions en de longs plans fixes (les mouvements de caméra sont très rares), Dag Johan Haugerud apporte une importance toute particulière au positionnement de ses personnages dans le cadre, la tranquillité changeant régulièrement de côté, alors que certains tiers sont logiquement désarçonnés.

Désir s'incarne alors en **une surprenante introspection masculine**, renforcée par les questionnements ou opinions de la gent féminine, concernant non seulement le rapport au sexe comme au genre, mais aussi les attendus sociétaux ou de couple qui vont avec.

Olivier Bachelard